

conseils et instruit par l'exemple de son excellent père, notre estimé et très vénéré doyen, M. Charles Verrier, il était dans la bonne voie pour prendre à son tour, à la suite d'un tel maître, une place prépondérante dans les multiples questions d'ordre maritime. Hélas! la mort toujours aveugle, cruelle et impitoyable est venue le ravir dans la force de l'âge, dans la plénitude de ses facultés à l'affection d'une famille éplorée, en même temps qu'aux amitiés aussi nombreuses que sincères qui s'étaient tout naturellement groupées autour de cette nature rayonnante.

La lutte si courageuse qu'il soutenait depuis longtemps contre les assauts d'une maladie implacable, les soins assidus, éclairés, dévoués et jamais las que lui prodiguait avec tant d'abnégation son admirable épouse n'ont pu arrêter l'inéluctable et fatal destin.

Puissent les nombreux amis qui apportent ici autour de ce cercueil leur témoignage d'affection et de sympathie pour le cher disparu, atténuer, par leur présence, l'immense douleur qu'un deuil irréparable apporte dans cette famille entourée du respect de tous ceux qui la connaissent.

Et si quelque chose pouvait, tout au moins, consoler cette épouse, ce père, cette mère, et cette chère fillette, au milieu desquels René Verrier vécut si heureux, c'est l'assurance que nous leur donnons, que souvent, dans nos réunions, nous parlerons de ses qualités de cœur et d'esprit. Nous nous souviendrons de son inlassable dévouement pour les intérêts du Groupe girondin des Anciens Élèves des Écoles nationales d'Arts et Métiers, dont il fut longtemps le trésorier.

Au nom de tes camarades et de tes amis, je te dis adieu, mon cher Verrier; tu ne meurs pas tout entier pour nous, car dans nos assemblées, nous nous plairons à évoquer le souvenir de l'excellent camarade que tu as été.

LA COMMISSION RÉGIONALE DE BORDEAUX

FERRAND (CHARLES)

Châlons 1878.

Notre camarade Charles Ferrand est décédé le 2 janvier 1908, à Paris.

Sa loyauté, son caractère franc et jovial, ses qualités industrielles et commerciales, lui avaient valu l'estime de tous, et sa disparition, bien inattendue, a laissé dans la consternation tous ceux qui l'avaient connu.

Né à Fontainebleau, le 30 décembre 1862, Ferrand fit ses premières études au collège de Melun, où il se prépara à l'école d'Arts et Métiers de Châlons.

Ses obsèques ont eu lieu le 6 janvier 1908, à Charenton (Seine); une foule nombreuse suivait le convoi, un grand nombre de ses ouvriers d'Épinay avaient tenu également à lui rendre les derniers devoirs. Dans ce cortège avaient pris place aussi, la délégation de la Société, ainsi que tous ses camarades de promotion habitant Paris.

Le cercueil disparaissait sous de magnifiques couronnes parmi lesquelles on remarquait celles de son personnel, de la Société des Anciens Élèves et de ses camarades de promotion, qui témoignaient de la grande estime dans laquelle était tenu Ferrand.

Sur la tombe, deux discours furent prononcés par M. Louis Joubert, Président, au nom de la Société des Anciens Élèves et par M. Montaudoin (Châl. 1878), au nom de ses camarades de promotion.

DISCOURS DE M. LOUIS JOUBERT

PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ.

MESDAMES MESSIEURS,
MES CHERS CAMARADES,

C'est avec une profonde émotion que je viens, comme Président de la Société des Anciens Élèves des Écoles nationales d'Arts et Métiers, apporter le suprême témoignage de notre vive sympathie à notre cher et vaillant camarade Ferrand, qu'un mal terrible vient de terrasser dans la force de l'âge.

Sorti dans les premiers rangs de l'École de Châlons, en 1881, il débuta dans les Ateliers de la Compagnie des chemins de fer P.-L.-M.; il fut successivement monteur et contremaître; il entra ensuite dans l'industrie privée, s'occupant surtout de chauffage et de ventilation; puis s'établit à son compte, d'abord comme fabricant de câbles et de fournitures générales pour usines et, en dernier lieu, reprit à Épinay-sur-Seine une usine pour le blanchiment et la teinture de la paille pour la chapellerie.

D'un caractère franc et loyal, il s'attirait l'estime de tous et, dans les réunions de camarades, dans les réunions d'amis où il était toujours si recherché et si désiré, il avait la première place par sa gaité, par son ironie bienveillante et pleine de bon sens.

Profondément dévoué à notre Association amicale il a tenu à participer aux travaux de son administration, et les suffrages de ses camarades d'école l'avaient désigné comme membre du Comité pendant les années 1902 à 1905.

Ce fut le modèle du parfait Camarade, aux idées larges et généreuses. Je le vois encore, quoique déjà atteint par le mal qui devait l'emporter, assister aux fêtes du Centenaire de sa chère école d'Arts et Métiers de Châlons. Il semblait, à ce moment, que ce souvenir de jeunesse avait apporté une heureuse influence sur sa santé compromise. Je l'avais vu depuis, à la suite d'une douloureuse opération, reprendre progressivement ses forces. Nous le croyions sauvé.

Mais ce n'était malheureusement qu'une rémission bien éphémère; le mal inexorable qui le guettait a fini par avoir raison de notre vaillant et courageux Camarade.

Si cela peut être une consolation pour son épouse éplorée, pour sa famille et tous ses amis atterés, je puis dire que notre ami Ferrand emporte les regrets de tous ceux qui l'ont connu. Consolation bien amère, sans doute, que cette unanimité des regrets qui fait sentir davantage la perte éprouvée. Et cependant, dans cette sympathie si vive et assurément persistante, ne semble-t-il pas qu'il reste quelque chose de lui et qu'il y a comme une survivance du disparu? N'y a-t-il pas comme une certaine douceur à penser qu'ils sont nombreux ceux qui aimeront à se rappeler Ferrand et ses grandes qualités.

Il sera toujours, hélas! l'éternel absent! mais sa mémoire, du moins, restera bien vivante chez tous ses amis.

Ce sont ces témoignages unanimes de notre vive sympathie que nous offrons à sa veuve et à sa famille pour atténuer leur immense douleur. Puissent-ils les aider à supporter courageusement cette perte cruelle et irréparable, et leur adoucir la douleur de la séparation.

Adieu, mon cher Ferrand, adieu!

DISCOURS DE M CH. MONTAUDOIN (Châl. 1878)

AU NOM DE LA PROMOTION CHALONS 1878-1881.

MADAME,

MESDAMES, MESSIEURS,

Après la parole autorisée du Président de la Société des Anciens Élèves

des Écoles nationales d'Arts et Métiers, qui, avec le haut caractère dont il revêt sa fonction, vient de nous retracer la carrière industrielle de notre cher disparu, j'aurais peu de choses à ajouter, si je n'appartenais à la promotion de Charles Ferrand.

S'il fut, comme on vous l'a dit, le bon Camarade apprécié et estimé dans la grande famille de notre Association, j'ajoute que, dans notre promotion, il y fut aimé de tous.

Son dévouement pouvait, au milieu des camarades de la première heure, s'y développer à l'aise. Ses affaires l'appelant à voyager, c'était lui qui parmi nous, était le missionnaire de la bonne parole, c'était lui l'excellent ouvrier qui cimentait notre union et si, aujourd'hui, le groupement de notre phalange peut être cité, comme un exemple, à d'autres promotions, c'est à Ferrand qu'il faut en reporter l'honneur.

Mes chers amis, quand vous m'avez confié le pieux devoir de prononcer sur cette tombe les suprêmes adieux, vous m'avez dit que ma parole traduirait facilement vos sentiments; mais à l'émotion qui m'enveloppe et me pénètre, je sens qu'elle devient l'écho, non seulement de quelques voix d'amis, mais celui de la voix intérieure de chacun, de la pensée de vous tous, qui avez voulu accompagner Charles Ferrand à sa dernière demeure.

Aussi c'est pour vous que j'évoque son image! Que nous l'ayons connu à Châlons, jeune, sur les bancs de l'École, ou plus tard, à son âge d'homme, à quelque époque de sa vie trop courte, tous, nous avons été captivés par son esprit ailé, par la finesse de son jugement, par cette belle humeur qui donnait à sa conversation un charme si pénétrant, si séduisant.

Pourquoi faut-il, hélas! qu'une maladie implacable ait détruit, dans leur épanouissement, les brillantes qualités dont une fée bienfaitrice avait paré notre ami.

Mais encore, pourquoi faut-il apparaître sur cette terre et en disparaître, comme lui, sans même avoir achevé le sillon commencé.

Ah! c'est là le secret du Sphinx, c'est là le mot de l'énigme que ni la science, ni la philosophie, ne pénétrera ni n'expliquera.

Messieurs, courbons nos fronts devant cette inéluctable loi que nous subissons sans comprendre sa finalité; mais gravons sur nos autels intérieurs, dans notre cœur et dans le temple de notre mémoire, les noms aimés des disparus.

Le tien, mon cher Ferrand, y trouve sa place d'élection et s'inscrit dans le groupe des amis aimables et des cœurs dévoués!

Madame,

Dans votre douloureuse épreuve, sentez de quelle affection nous entourions votre mari et puisse le témoignage que je viens d'en donner, au nom de tous mes amis, puisse notre commun chagrin, alléger, s'il est possible, la peine qui vous accable ainsi que votre famille!

Au nom de tes Camarades de promotion, au nom de tous tes amis, mon cher Ferrand, je t'adresse l'éternel adieu!

A. GIRARDIN.

(Châl. 1878).